

sert spécialement pour prévoir la bonté de la prochaine récolte.)

III, 4, 10. Avec des charbons incandescents, mais ne donnant pas de fumée, faites deux tas ou autant de tas que vous êtes de compétiteurs; avec une certaine formule arrosez-les en même temps de beurre fondu : le tas qui s'allumera le premier et dont s'élèvera une flamme sans fumée et dirigée à droite, vous indiquera celui de vous qui l'emportera.

III, 4, 11. Faites des tas semblables et, en y versant du beurre préparé le jour même avec du lait de femme, faites les flamber en chantant une certaine formule; celui dont le tas s'éteindra le dernier, vivra le plus longtemps.

III, 5, 7. Faites une bague avec du cuivre, de l'argent, de l'or et du fer et, avec une certaine formule, versez dessus mille libations ou cent pour le moins; tant que vous porterez cette bague à la main droite, les enchantements ne vous atteindront pas; ils retomberont sur leur auteur.

III, 6, 10. Jeûnez pendant sept nuits, faites mille libations avec de l'huile de moutarde exprimée le jour même, en récitant une certaine formule et en nommant sept principaux ministres d'un état rival, le roi compris; à la fin de la septième nuit, ils auront vécu.

III, 6, 11. Faites avec de la pâte des images représentant les éléphants, les chevaux, les chars, les fantassins de l'armée ennemie; faites-les cuire comme une galette, frottez-les d'huile de moutarde, démembréz-les avec un rasoir, et, avec une certaine formule, offrez-les dans le feu; autant d'images vous offrirez, autant d'ennemis auront vécu.

III, 6, 12. Après un jeûne de trois nuits, la quatorzième nuit de la quinzaine obscure, à l'entrecroisement de 4 chemins, faites un feu avec un charbon pris à un bûcher funèbre et que vous alimenterez avec du bois de *Cassia fistula*; avec une cuiller de *Terminalia belerica* versez-y mille libations d'huile de moutarde, en récitant une certaine formule; aussitôt un homme se dressera devant vous, une lance à la main; dites-lui « tue un tel! » Et il le tuera.

III, 6, 13. Ou bien faites comme ci-dessus, une image de votre ennemi; faites-la cuire, mais de façon que le ventre reste cru; démembréz-la avec un rasoir et offrez-la dans le feu avec certaines formules que vous récitez en pensée; ce jour même, l'autre aura vécu.

III, 8, 9. Après un jeûne de huit nuits, dans la nuit de la nouvelle lune, prenez du beurre en bouche et, après avoir récité certaines formules, au mot svâhâ! projetez ce beurre dans le feu; à l'aube, deux démons vous donneront cinq kârshâpanas, lesquels vous feront retour à mesure que vous les dépenserez; ayez seulement garde de toujours en conserver un.

A. BARTH.

JACQUES L'IDIOT.

CONTE PICARD.

Un homme avait un fils tellement bête qu'on ne le connaissait pas sous un autre nom que celui de Jacques l'Idiot. Étant devenu malade, il envoya son fils quérir

un médecin; mais, connaissant la bêteté de Jacques, il lui recommanda de n'en demander qu'un seul. L'enfant, pour ne pas oublier la recommandation, se mit à répéter en chemin à haute voix : qu'il n'en vienne qu'un! qu'il n'en vienne qu'un!

Il fit la rencontre d'un semeur à qui il répéta sa phrase. « Dis plutôt, malheureux, qu'il en vienne dix mille », s'écria le semeur. — Qu'il en vienne dix mille! qu'il en vienne dix mille! répéta Jacques machinalement. Il répéta donc ce refrain jusqu'à ce qu'il fût arrivé auprès d'un berger aux prises avec un loup. — Qu'il en vienne dix mille! cria Jacques en passant. Furieux, le berger le frappa de sa houlette, en lui disant : « Malheureux, dis plutôt que le diable l'envole! (1) » Et Jacques de répéter : Que le diable l'envole! que le diable l'envole! jusqu'au moment où il fit la rencontre d'un enterrement. — Veux-tu te taire! veux-tu te taire! lui cria-t-on de toutes parts avec indignation, dis plutôt que le bon Dieu bénisse son âme. Jacques ne se fit pas prier, il continua son chemin tout en disant : Que le bon Dieu bénisse son âme! — Que le bon Dieu bénisse son âme, dit-il à des gens qui étaient en train d'écorcher un âne. — Tu ne vois donc pas que c'est une charogne, lui dit-on? — C'est une charogne, cria-t-il de plus belle. — C'est une charogne, répéta-t-il en passant devant un marié qui se rendait à l'église. — Dis plutôt que le bon Dieu l'enflamme, lui dit-on en le frappant de coups de canne. Et il répéta : que le bon Dieu l'enflamme! Justement tout le village était en émoi à cause d'un incendie qui venait de se déclarer et qui menaçait de tout détruire. Aussi, vous pouvez penser quel accueil reçut Jacques l'Idiot lorsqu'il parut criant à tue tête : Que le bon Dieu l'enflamme! On lui donna force horions et coups de bâton, en lui disant : « Dis plutôt qu'il l'éteigne! » — Qu'il l'éteigne! qu'il l'éteigne! répéta Jacques en continuant son chemin. Il arrive en face de la porte d'un forgeron qui soufflait son feu depuis trois jours sans pouvoir l'allumer. En entendant les paroles de Jacques : qu'il l'éteigne! le forgeron lui dit : « Attends, propre à rien, attends, je vais t'apprendre à te moquer de moi, et, prenant son marteau, il assomma net le malheureux idiot. — Le coq chanta et il était jour.

Conté en picard par Auguste Gourdin, âgé de 63 ans, ancien meunier à Warloy-Baillon (Somme).

Henri CARNOY.

JEAN DE L'OURS.

CONTE PICARD (2).

Il y avait une fois un cantonnier et sa femme qui vivaient péniblement de leur travail. Ils possédaient un coq qui, n'ayant rien à manger à la maison, allait pendant le jour chercher sa nourriture dans les bois. Tous les soirs, Catherine (ainsi s'appelait la femme du cantonnier) allait à sa rencontre et le ramenait; mais il lui

(1) L'emporte.

(2) M. Emm. Cosquin a publié dans ses Contes populaires lorrains (Romania, 1876) une variante de ce conte, accompagnée de savants rapprochements.

arriva, dans une de ces courses, de rencontrer un ours qui se jeta sur elle et l'emporta dans une grotte qu'il mura avec une énorme pierre. Un an après, Catherine mit au monde un fils, poilu comme un ours, moitié enfant et moitié ours, auquel elle donna le nom de Jean de l'Ours.

Un jour sa mère lui dit : « Si tu pouvais ôter la pierre qui ferme l'entrée de cette grotte, tu me rendrais un fameux service. — N'est-ce que cela, mère, je n'ai besoin pour l'ôter, que de mon petit doigt. » En effet, rien qu'avec son petit doigt, Jean fit tomber la pierre. La mère et l'enfant purent ainsi se sauver. Arrivés à la maison du cantonnier, ils frappèrent à la porte. — Toc, toc ! Qui est-ce qui est là ? — Ouvrez, c'est moi, Catherine votre femme, qui revient du bois. Le mari ouvrit, se fit raconter tout ce qui était arrivé et prit la résolution d'envoyer à l'école, dès le lendemain, cet enfant qui ressemblait à un ours.

A l'école, les camarades de Jean ne manquèrent pas de le taquiner en lui tirant le poil ; mais lui, pour se venger, les assomma à coups de poing. Le maître alors, ayant voulu intervenir, fut rossé à son tour par Jean de l'Ours qu'on ne put garder plus longtemps à l'école et qui fut renvoyé à ses parents. Ceux-ci l'envoyèrent en apprentissage chez un forgeron. Mais à la forge Jean frappait si fort que les fers se brisaient sous son marteau ; il fut congédié à cause de cela. — Maître, dit Jean, je désire que vous me donniez pour salaire tout le fer que j'ai cassé ; je voudrais m'en faire une canne. — Prends, dit le forgeron.

Après avoir forgé sa canne, Jean partit. En traversant un bois, un bûcheron qui brisait et tordait de gros arbres sans effort, lui demanda où il allait. — Faire mon tour de France, veux-tu venir avec moi. — Volontiers, répondit le bûcheron qui s'appelait Tord-Chêne. Les voilà partis ensemble ; au bout de quelques heures ils rencontrèrent une grande montagne qui leur barrait le chemin. Ils étaient là, ne sachant quel parti prendre, quand survint un jeune homme qui, d'un coup de poing, fendit la montagne et ouvrit un passage. — Qui es-tu ? lui demanda Jean. — Je suis Brise-Montagne. — Veux-tu venir avec nous ? — Volontiers.

Ils marchèrent pendant tout un jour et arrivèrent enfin à un château abandonné dans lequel ils s'installèrent tranquillement.

Les vivres commençaient à s'épuiser. Ils convinrent que deux d'entre eux iraient à la chasse le lendemain, tandis que le troisième resterait au château pour apprêter le repas commun et sonner la cloche quand le moment du retour serait arrivé.

Brise-Montagne fut désigné par le sort pour rester au château. Il était en train de faire la cuisine quand un nain se présenta à lui en disant :

Un peu de bouillon,
Pour l'amour de Dieu ;
Un peu de bouillon,
Surtout qu'il soit bon.

Brise-Montagne lui donna du bouillon ; mais le nain, après y avoir goûté, le lui jeta à la figure en disant :

Je ne veux pas de ton bouillon
Car il n'est pas bon.

— « Tu vas me le payer, vilain espiègle », dit Brise-Montagne, et il voulut battre le nain qui saisit dans un

tas de fagots un bâton et roua de coups Brise-Montagne. Celui-ci oublia complètement de sonner la cloche.

Jean de l'Ours et Tord-Chêne, revenus, ne manquèrent pas de demander à Brise-Montagne ce qui avait pu lui faire oublier de sonner la cloche. Brise-Montagne leur raconta comment il avait été battu par un nain ; ses camarades se mirent alors à le bafouer.

Le lendemain, Tord-Chêne dut garder le château ; le nain de la veille se présenta, lui dit les mêmes paroles qu'à Brise-Montagne, et après avoir goûté de son bouillon, le rossa pareillement après le lui avoir jeté à la figure. Il oublia, lui aussi, de sonner la cloche à l'heure du dîner.

Le troisième jour, ce fut le tour de Jean de l'Ours, de garder le château. Le nain lui apparut au moment où il faisait la cuisine, et lui dit :

Un peu de bouillon,
Pour l'amour de Dieu ;
Un peu de bouillon,
Surtout qu'il soit bon.

— Tiens, en voilà ! s'écria Jean en plantant sa canne de fer dans les côtes du nain.

Quand vint l'heure de midi, Jean sonna la cloche et les deux chasseurs revinrent curieux de savoir ce qui avait pu arriver à leur camarade. Ils furent bien surpris de voir le nain empalé ; tandis qu'ils étaient à le contempler, Jean de l'Ours, qui le croyait bien mort, retira sa canne de son corps. O surprise ! voilà le nain qui se relève et qui s'enfuit poursuivi par les trois compagnons. Au moment où ils allaient le saisir, il disparut entre des pavés mal joints. Nos trois aventuriers enlevèrent les pierres une à une ; tout à coup ils découvrirent l'entrée d'un puits très-profond. Brise-Montagne s'y fit descendre par ses amis, suspendu à une corde. En chemin la peur le prit et il se fit remonter précipitamment. Il en fut de même pour Tord-Chêne. Jean de l'Ours dit : Descendez-moi, je jure de ne pas me faire remonter sans savoir ce qu'il y a au fond de ce gouffre.

Arrivé au fonds du puits, il se trouva en face d'une galerie à l'entrée de laquelle se trouvait un nègre. — « Noiraud, si tu ne m'indiques pas ce que contient ce souterrain, je te tue. » — « Ce souterrain contient un palais magnifique gardé par des soldats et des bêtes féroces. Dans ce palais, sont enfermées trois princesses d'une beauté merveilleuse. Celui qui les délivrera pourra choisir pour femme l'une d'elles. » Telle fut la réponse du nègre.

Jean de l'Ours, armé de sa bonne canne, enfonça la porte. Il fut aussitôt assailli par une troupe de lions et de tigres qu'il combattit vaillamment. Au bout d'une heure, il était vainqueur. Il s'empressa d'aller délivrer les princesses. Il les attacha l'une après l'autre à la corde qui lui avait servi à descendre et les fit hisser successivement toutes trois par ses compagnons. Comme il était en train de se faire remonter lui-même, ses compagnons coupèrent la corde et il fut précipité dans le gouffre. Il fut tout meurtri de sa chute. Par bonheur, une vieille négresse qui se trouvait là lui donna une bouteille de baume dont la vertu était de guérir toute espèce de plaies ; puis elle appela une bête fantastique qui était dessous terre. « Ami, dit-elle, mets-toi sur le dos cet animal, il te sortira du gouffre ; mais à une condition, c'est que chaque fois qu'il fera *coin ! coin !* tu lui donnes à manger un morceau de ta chair.

Quand Jean revit la lumière du jour, il avait donné à manger à cette bête insatiable la moitié de ses jambes. Mais il avait encore du baume de la négresse. Il s'en servit pour se guérir.

Sorti des profondeurs de la terre, Jean chercha ses compagnons, finit par les trouver et les tua, puis il épousa la plus jolie des trois princesses sur la possession de laquelle Tord-Chêne et Brise-Montagne n'avaient pu s'entendre. A partir de ce jour, il vécut heureux et tranquille, et même il était devenu bel homme, ayant perdu tout son poil d'ours, grâce à l'excellent baume de la négresse.

Conté en picard par Eugène Quesne, âgé de 41 ans, à Warloy-Baillon (près Amiens).

Henri CARNOY.

LES FÉES ET LES DEUX BOSSUS.

CONTE PICARD.

Trois fées passaient leur temps à danser en rond, en chantant : *dimanche, lundi; dimanche, lundi*. — Un jour un petit bossu les surprit dans cette occupation; sans s'émouvoir, il les prit par la main et se mit à danser avec elles en répétant : *dimanche, lundi; dimanche, lundi*.

Il dansa si gentiment que les fées, ravies, pour le récompenser, lui ôtèrent sa bosse.

Tout joyeux, il s'en revint chez lui, tout en répétant l'éternel refrain : *dimanche, lundi; dimanche, lundi*.

Dans son chemin, il rencontra un autre petit bossu de sa connaissance. Celui-ci fut bien étonné de voir son camarade débarrassé de sa bosse. Il lui dit : Comment as-tu fait? tu n'as plus ta bosse. — C'est facile, répondit l'autre; tu n'as qu'à aller à tel bois, tu y trouveras des fées, tu danseras avec elles en chantant : *dimanche, lundi*, et elles t'ôteront ta bosse. — J'y cours, j'y cours, s'écria le petit bossu, qui aussitôt se dirigea vers le bois désigné, où il trouva effectivement les trois fées. Sans hésiter, il les prit par la main et dansa avec elles, en répétant : *dimanche, lundi*. — Malheureusement pour lui, il ajouta : *mardi, mercredi*. Indignées, les fées ajoutèrent à sa bosse celle du premier bossu; de sorte qu'il était affreux à voir, si affreux que vous vous seriez sauvé, si vous l'aviez vu. — Et après? — Après, le coq chanta et il était jour.

Conté par Auguste Gourdin, ancien meunier, âgé de 63 ans, à Warloy-Baillon (Somme).

Henri CARNOY.

La danse des Korrigans (1).

CONTE DES ENVIRONS DE LORIENT.

Le soir, les Korrigans dansent en chantant : *lundi, mardi, mercredi, jeudi, vendredi*; il leur est défendu

(1) Dans son ouvrage sur la Bretagne, M^{me} Barbé rapporte

d'achever l'énumération des jours de la semaine. Un Korrigan ayant eu le malheur de se laisser entraîner à ajouter *samedi*, il devint immédiatement bossu. Ses camarades, stupéfaits et désolés, essayèrent en vain de renfoncer sa bosse à coups de poing.

E. R.

LES FUGAR

A MONISTROL-SUR-LOIRE (VELAY).

On appelle en Velay *fugar*, des feux qu'à certains jours de l'année, on allume sur les places, dans les rues ou les chemins publits.

Il y a les *fugar* de carnaval, les *fugar* du premier dimanche de carême, les *fugar* de la Saint-Jean.

Chaque dimanche de carnaval, à Monistrol et dans les villages ou hameaux voisins, les petits enfants allument le soir un *fugar*. Ils se sont procuré le charbon qui alimente le *fugar* à l'aide d'une quête faite dans les maisons de leur voisinage. D'ordinaire, ils accompagnent cette quête de quelques mots de chanson. A Monistrol, ils chantent :

Tsicon lan la !
Cou é la queyta dou Vala (1),
Douna nou un mourceau de tsarbounié
Par rempli noutre panié,
Chi vou plai, chi vou plai !
Chi nou voulé dzi douna,
Gniron tsia en voutra pourra (2).

Quelque chose, lan la !
C'est la quête du Vala,

une légende dans laquelle il est aussi question des *Korils* ou *Korrigans* chantant les jours de la semaine :

« Le bon Dieu avait condamné les *Korils* à danser tous les soirs dans les landes et à rester cachés pendant le jour dans les villes qu'ils avaient construites au milieu des bruyères, jusqu'à ce que leur refrain, qui se composait de : *lundi, mardi, mercredi*, eût été achevé par un chrétien. Si un Breton attardé s'avisa de traverser les landes à la tombée du jour, quand les *Korils* avaient dansé leurs danses infernales, il ne pouvait leur échapper, et il fallait qu'il sautât toute la nuit avec eux en répétant leur courte chanson. Le lendemain, il expirait aux premiers rayons du soleil. Mais une belle nuit, un paysan contraint à prendre part aux rondes diaboliques, ajouta au refrain des *Korrigans* :

Jeudi, vendredi,
Avec le dimanche aussi,
Et voilà la semaine finie.

L'enchantement cessa. Les nains rentrèrent dans leur sombre royaume, laissant au laboureur leurs sacs de toile pleins de sable et de cailloux que sa moitié de ménage convertit en perles et en diamants en les aspergeant d'eau bénite. » M. Le Men a donné plusieurs variantes bretonnes de cette histoire et la musique des paroles sacramentelles dans la *Revue Celtique*, t. I, p. 234 à 237. — Voyez aussi, ci-dessus, le conte des Trois Fées, de M. Carnoy.

(1) *Vala*, quartier en pente de Monistrol où se fait le principal feu.

(2) Menace pour ainsi dire classique en Velay. Les quêteurs d'œufs de la nuit du 1^{er} mai, l'emploient vis-à-vis des personnes trop lentes à donner.